

1 Nov 1980

## NOTRE TEMPS

1<sup>er</sup> novembre 1980

# Des architectes «réparateurs de ville»

*Dans le cadre de la Biennale de Paris, 60 équipes françaises et étrangères partent à la recherche du sens de la cité*

Un carrefour routier qu'on fait ressembler à un jardin, un vieux château d'eau qui se met à abriter des logements, un entrepôt qui devient théâtre et au Québec des sculptures de glace qui mettent la ville en fête, avant de mourir tout doucement le printemps venu. C'est sûr, les jeunes architectes sont amoureux de la cité. Tout leur est prétexte pour retrouver ses rues, ses quartiers et surtout ses hommes. Ce n'est pas la ville d'hier qu'ils aiment. Pas celle d'après-demain dont ils rêvent. Ils veulent la ville d'aujourd'hui, même mutilée, même cassée, en cherchant avec obstination le sens que lui donne ses habitants. C'est peut-être la leçon à tirer de la première exposition d'architecture réalisée dans le cadre de la Biennale de Paris (1).

**D**ES talents différents, inégaux. Des projets ambitieux ou simplement astucieux. Des tâtonnements, des hésitations. Et pourtant de vraies retrouvailles pour les quelque soixante équipes de jeunes architectes venues d'Europe, d'Afrique et des Amériques. Exposer leurs projets et leurs réalisations dans le cadre de la Biennale de Paris. « Savoir faire la ville et savoir la vivre » : c'est bien sûr le thème de l'exposition. Mais c'est aussi leur démarche commune. Les jeunes architectes ont de l'appétit. Ils veulent tout connaître de la cité, ses grands ensembles tristes et ses quartiers moyen-âgeux, sa communauté qui se défait et celle qui peut-être veut naître, ses symboles morts, ses significations nouvelles et même ses maladies, ses cassures.

Une cité qui entre en rénovation, qui pour trois ans devient un chantier : les architectes se transforment en « réparateurs de ville ». Ils inventent pour elle des bancs, des plantations, des balustrades et des pyramides qui disparaîtront quand la ville sera faite. Et, en région parisienne, à Saint-Denis, le chantier peut redevenir un lieu de rencontres, un espace où les hommes se reconnaissent, se parlent, manifestent. C'est Eva Samuel qui a imaginé ce quartier éphémère. Les jeunes professionnels deviennent modestes : les grandes fresques architecturales les intéressent moins, les gestes de démiurge plus du tout. Il suffit de rien parfois pour changer le cadre de vie. Ce rien, ils osent le faire. A Gouda, en Hollande, Joost Vahl et son équipe offrent la rue aux enfants. Quelques bornes plantées le long de la

chaussée, des arbres et des fleurs voulus par les habitants, quelques dos d'âne à l'entrée de la rue et voilà les gamins, leurs ballons et leurs vélos qui deviennent propriétaires de l'espace. La voiture n'est pas interdite. Elle est remise à sa place. Finis ou presque les grands débats théoriques sur la « ville humaine » de jadis et « l'inhumanité » des cités d'aujourd'hui. On plonge dans la réalité et l'on donne aux citadins les moyens de la changer. S'ils le veulent. Et avec les petites armes que peut forger l'architecture. On ne créera jamais une communauté simplement en réalisant un habitat mieux conçu, des quartiers plus vivables. Mais on peut dans un ensemble HLM privilégier ou simplement ne pas oublier les espaces où se partagent les activités, où se font les rencontres.

Aux habitants de les faire vivre. C'est la démarche qu'a suivie le groupe Architecture-Studio. A Poitiers, place de la Grande-Goule, se réalisent 274 logements HLM, et à côté des espaces intimes où vit la famille on va créer d'autres lieux. Des surfaces communes à plusieurs ménages qui les utiliseront à leur gré, des territoires de groupe pour favoriser les rapports sociaux, un environnement extérieur à l'immeuble qui n'est plus un « résidu » mais un jardin pour promenade. Peut-être que les architectes ont compris que la vie d'un homme c'est un peu plus compliqué que le fameux « boulot-métro-dodo » fustigé par les révoltes estudiantines. Mais il faut se battre : c'est moins avec des architectes qu'avec des normes de techniciens, des codes d'économistes, des

règles de moralistes qu'on a bâti la ville.

Au Mexique, Guillermo Arizcorreta-Trueba a refusé de faire le projet du centre administratif abstrait qu'on lui demandait : une administration pour n'importe où, pour n'importe qui, pour une masse de 10 000 unités, 10 000 hommes en l'occurrence. Alors il a inventé Macondo. Un village de là-bas avec des habitants qui ont la vie de là-bas, les coutumes, les traditions de là-bas et leur manière à eux de fêter les morts. Un village imaginaire qui raconte une histoire vraie. C'est pour lui qu'il a fait ce projet de centre administratif. Et pour que cette arrivée du progrès ne casse pas la vie d'une communauté, n'arrache pas ses racines, c'est un « train administratif » qu'il a voulu pour Macondo. Le train restera aux portes du village.

En Afrique, c'est à la logique de l'urbanisme néocolonial que tente d'échapper l'Association pour le développement d'une architecture et d'un urbanisme africain — ADAUA. On cherche les vrais besoins des habitants, les vrais possibilités de la géographie, les matériaux des régions et, dans la démarche, on inclut la formation professionnelle d'ouvriers et d'artisans. Ainsi l'école des maçons en cours de construction en Mauritanie, le centre de formation des monitrices rurales en Haute-Volta. Avec les jeunes professionnels, l'architecture perd son innocence : elle cesse d'être un monument pour devenir un miroir. Le rêve reste de la partie : gratte-ciel végétal avec cascades et « falaises rocheuses » à Manhattan, murs peints des Marolles à Bruxelles, course cycliste immobilisée dans le fer et le polyester à Brême. Simple, on essaie de ne pas rêver pour soi... derrière, il y a la ville et le poids des hommes qui la vivent.

Andrée Mazzolini

(1) L'exposition se déroule au Centre Pompidou, jusqu'au 10 novembre. Voir par ailleurs l'exposition « Hommage à l'urbanité de Venise » présentée jusqu'au 7 novembre à l'Institut culturel italien, 50, rue de Varenne, 75007.

Nov. 1980



La rue intérieure, un projet bien séduisant.

## ENVIRONNEMENT

## A la recherche de l'urbanité

L'exposition d'architecture de la Biennale de Paris s'est attachée à détecter une cinquantaine de jeunes dans une quinzaine de pays qui, chacun à leur façon, sont porteurs des germes d'une nouvelle sensibilité pour aménager nos villes. Avec eux il n'est plus question de ces grands programmes mégalo-maniaques qui bouleversaient des quartiers entiers en

faisant table rase de notre patrimoine urbain. Ces jeunes cherchent une « urbanité démocratique ». Ils agissent sur la ville à tous les niveaux d'intervention et à toutes les échelles de vie urbaine pour tenter de restituer à la cité son caractère diversifié. Centre Georges-Pompidou. Tél. 277.12.33. Tous les jours sauf mardi. Jusqu'au 10 novembre.

## LE MONDE

5, rue des Itallens - 9<sup>e</sup>

1 Nov 1980

## MUSIQUE

## Le Portsmouth Sinfonia Orchestra

Donner au violoniste une flûte ou un tambour, au clarinetiste un triangle, au percussionniste une contrebasse, au violoncelliste un hautbois, etc. Toutes les combinaisons sont possibles. Le saugrenu principe, on l'aura compris, tient à cela : confier à chaque interprète un instrument dont il n'a pas coutume de jouer. Archi simple. En procédant ainsi, le Portsmouth Sinfonia Orchestra a fait connaître sa « rare and beautiful music ».

La formation anglaise n'avait jamais été accueillie en France. Cette injustice a été réparée mardi grâce aux organisateurs de la Biennale de Paris et de l'Atelier de création radiophonique de France-Culture.

On s'est bien amusé dans le grand auditorium de la Maison de Radio-France. On a franchement rigolé. Au programme, des mor-

ceaux plus que classiques et plus que connus (extraits rebattus de Bach, Schubert, Grieg, Sibelius, entre autres), annoncés par une présentatrice pince-sans-rire parodiant le style « musicologue à France-Culture ou à France-Musique », dirigés par un chef qui connaît à peine le solfège, et massacrés ou presque par soixante-huit musiciens réunis pour l'occasion (six seulement étaient venus de Portsmouth, les autres étaient Français). Blue-jean et tennis de rigueur, ou néo-d papillon dérisoire.

Un simulacre de concert ? Non. Un moment vraiment gai de feinte mise à sac du « patrimoine ». C'est cela : une feinte. Pas de la blague : un biais, une manière détournée de tourner en dérision l'esprit de sérieux, d'organiser le couac pour moquer les amateurs de « belle musique ». A noter que les plaisantins déchiffraient mieux que bien des professionnels besogneux, et que l'ensemble constitué pour l'occasion avait un sens du rythme que le chef ne parvenait pas à abattre. « J'ai bien failli tomber dans le piège », nous écrit un lecteur, à la fois outré et ravi. Comment résumer mieux ?

MATHILDE LA BARDONNIE.